

CHAPITRE XX

DERNIERS EFFORTS DE BAZAINE POUR SAUVER MAXIMILIEN

Proclamation du maréchal Bazaine à la nation mexicaine annonçant le départ de l'armée française. — Inqualifiable indifférence de Maximilien. — Le 5 février, les couleurs françaises sont amenées du quartier-général. — Emotion silencieuse de la population. — Abstention du gouvernement. — Le Maréchal tente encore un effort pour sauver Maximilien. — Le général Castelnau, sorti de Mexico avec le Maréchal, le quitte le lendemain pour rentrer en France par le premier paquebot. — Jugement que comporte le rôle du général Castelnau au Mexique et le général lui-même. — Arrivé à Puebla, le Maréchal se préoccupe encore du salut de Maximilien et met cette place en état de se défendre et de couvrir toute retraite de l'Empereur. — Dernières nouvelles des opérations entreprises par les troupes impériales. — A Orizaba, le Maréchal s'arrête encore pour expédier toutes ses troupes à Vera-Cruz et partir le dernier. — Dernière machination du général Douay. — Le trait du Parthe !

Le 5 juin 1863, l'armée française entrait triomphalement dans la capitale du Mexique, et son chef, le général Forey, adressait au peuple mexicain une proclamation qui était le salut du Drapeau de la France. Quatre années plus tard, au moment où cette même armée allait quitter Mexico, son chef, le maréchal Bazaine adressait encore à la nation mexicaine une proclamation qui était cette fois l'adieu de la France.

C'était bien. Mais à cette seconde manifestation, il manqua la voix du Mexique; le silence de l'Empereur fut regrettable. On aurait pu s'attendre, en effet, à ce que le Souverain adressât à cette armée un ordre du jour, un message

quelconque, qui fût une manifestation de regrets, une expression de sympathie et de gratitude. Ces sentiments s'imposaient en lui, puisque cette armée l'avait fait ce qu'il était, avait forgé sa couronne, façonné son Empire, et, si l'une chancelait sur sa tête, si l'autre se dérobaît sous sa main, ce n'était pas cette armée qui était responsable, mais bien son gouvernement, sa personne elle-même. Mais ce jeune prince que l'on disait magnanime, insensibilisé par les Larès, les Fischer, et autres mauvais génies, ne sentit rien vibrer en lui au moment de cette séparation. Il avait oublié sans doute que les soldats qui partaient lui avaient consacré cinq années de peines, de misères, avaient généreusement et glorieusement versé leur sang pour sa cause et emportaient la conscience du devoir accompli, que leur chef enfin avait toujours été pour lui un conseiller sûr et dévoué, qu'en toutes occasions il l'avait lui-même qualifié d'ami fidèle et sincère. Il oubliait tout cela. Et pourtant le maréchal Bazaine allait encore, jusqu'à la dernière heure de sa présence au Mexique, lui donner des preuves de ce dévouement en faisant un effort suprême pour l'arracher à l'abîme dans lequel il allait se perdre.

L'avant-veille de son départ, le Maréchal, correct jusqu'à la fin, lança au Mexique tout entier sa dernière parole et les adieux de son armée :

« Quartier général à Mexico, 3 février 1867

« Mexicains,

« Dans peu de jours, les troupes françaises quitteront Mexico.

« Durant les quatre années qu'elles ont passées dans votre belle capitale, elles n'ont eu qu'à se féliciter des relations sympathiques qui se sont établies entre elles et la population.

« C'est donc au nom de l'armée française qu'il commande, en même temps que sous l'impression de ses sentiments personnels, que le Maréchal de France commandant en chef prend congé de vous.

« Je vous adresse donc les vœux communs que nous formons pour la chevaleresque nation mexicaine.

« Tous nos efforts ont tendu à établir la paix intérieure. Soyez assurés, et je vous déclare au moment de vous quitter, que notre mission n'a jamais eu d'autre objet et que jamais il n'est entré dans les intentions de la France de vous imposer une forme quelconque de gouvernement contraire à vos sentiments.

« Maréchal BAZAINE. »

Dès l'aube du 5 février, les couleurs françaises furent, comme de coutume, hissées au fronton du quartier général. où elles avaient flotté pendant quatre années, puis elles redescendirent lentement, disparaissant pour toujours. La France quittait la capitale du Mexique. En même temps, de tous les quartiers de la ville, des localités voisines, les détachements de nos troupes se mirent en marche, se dirigeant vers le Paseo, point de rassemblement de la dernière colonne de l'armée française; leurs Aigles ouvraient leurs ailes vers la France. C'était l'arrière-garde de l'armée française ne laissant plus derrière elle que des souvenirs. Elle formait une belle division mixte sous le commandement du général de Castagny, sans peur et sans reproche, qui revenait gaiement et plein d'entrain des rivages de l'Océan Pacifique.

Ce grand événement avait soulevé une émotion considérable dans toute la grande ville et une foule immense se pressait dans les rues, suivait nos détachements et se massait sur le Paseo. Elle était muette, silencieuse et semblait atterée; sur les visages un épais nuage de tristesse et d'inquiétude décelait des sentiments intérieurs de sympathiques regrets.

Lorsque toutes les troupes furent rassemblées, la foule qui s'était massée à l'entrée du parc du quartier général, vit apparaître les spahis de pointe du général en chef, le fusil haut sur la cuisse; puis le maréchal Bazaine, ayant à son côté le général Castelnau, suivi de son fanion aux sept étoiles, et entouré de ses officiers et de son Etat-major général.

Quand le Maréchal franchit la grande grille du parc, les sombreros lentement s'abaissèrent, aucune manifestation bruyante ne se produisit, mais une tristesse profonde était répandue sur tous les visages. Le Maréchal, très ému lui-même, salua affectueusement du geste tous ces braves gens et gagna lentement la grande place où aboutit le Paseo. Là, les troupes lui rendirent les honneurs en même temps que le général de Castagny le recevait et le conduisait jusqu'à la droite de sa division.

Le Maréchal continua sa route et la colonne entière, suivant sa plume blanche, se mit en marche. Les musiques et les fanfares résonnant partout, allaient répandre sur la grande cité les derniers accents des refrains classiques de l'armée française.

La note caractéristique qui marqua ce départ, sensationnel pourtant, fut l'abstention systématique et dédaigneusement impertinente que manifestèrent l'Empereur et son gouvernement.

Était-ce par honte d'eux-mêmes ou par haine stupide et stérile? Ces malheureux se tinrent cachés; on ne vit ni le Souverain, ni ses conseillers, ni ses ministres. L'astucieux Marquez même n'osa pas affronter les regards d'adieu du Maréchal qui, pourtant jadis, l'avait comblé de bontés. Le palais impérial, lui aussi, resta silencieux et clos hermétiquement. Cette attitude préméditée manqua absolument de dignité; elle ne fut que ridicule et ne put soulever qu'un sentiment de pitié et de mépris.

Cependant le Maréchal montra une grandeur d'âme qui contrasta singulièrement avec la vilaine mentalité des soi-disant Impériaux.

En effet, sa première étape ne fut pas longue; car un lien magnétique mystérieux le retenait encore à Maximilien. Le Maréchal ne put se résoudre à s'éloigner tout à fait et à brûler ainsi le dernier vaisseau de l'Empereur. Mû par un sentiment généreux dont il ne pouvait s'affranchir, il voulut tenter encore un effort pour sauver ce prince. Il s'arrêta à

La Piedad, à 5 kilomètres de Mexico, et campa avec toute sa colonne. Il avait accusé le départ, mais il était encore présent, car deux autres considérations, généreuses aussi, inspirèrent cette détermination.

En restant encore une journée et une nuit à proximité de la capitale, il donnait le temps au général Marquez et aux troupes, qu'il commandait dans la ville, de prendre toutes les dispositions d'armement et les mesures de défense nécessaires pour parer à un coup d'audace que pourraient tenter les Libéraux qui guettaient leur proie, mais se tenaient néanmoins à distance prudente de nos troupes. En outre, il redoutait que le gouvernement de cléricaux affolés qui tenaient le pouvoir, profondément irrité de notre départ, ne résolût de tenter un coup machiavélique d'hostilité à notre égard qui nous obligeât à revenir sur nos pas. Aussi, se tint-il sur un qui-vive attentif et prêt à tout événement pendant qu'il tentait encore une démarche auprès du Souverain. Enfin, le Maréchal avait encore le but, en ralentissant son mouvement de retraite, de tendre la main aux familles mexicaines qui se sentaient menacées par la tyrannie cruelle de Marquez tenant désormais la capitale sous son joug de vengeance et de leur donner la possibilité de le rejoindre pour émigrer sous la protection de notre dernière colonne.

Dans la soirée de ce séjour à La Piedad, le Maréchal écrivit à l'Empereur afin d'ouvrir encore une fois ses yeux sur l'inutilité de son héroïque résistance, le supplier de prendre une mâle et digne résolution, et de venir le rejoindre, afin qu'il se fit un dernier devoir de l'escorter jusqu'à la frontière maritime de son Empire. Ce message, plein de cœur et de grands sentiments, fut porté par un des officiers les plus attachés au Maréchal. Mais l'infortuné Maximilien refusa de le recevoir! Du moins c'est ce que répondit son ignoble geôlier Fischer.

Le sort en était jeté; il ne restait plus que la force pour arracher ce malheureux à l'inexorable destin et à ses tentacules de pieuvre. Le Maréchal y pensa; mais ne put se résoudre à

prendre une mesure aussi violente, à assumer une si lourde responsabilité. Et pourtant, plus tard, on lui a reproché de ne l'avoir pas fait. Ces censeurs l'auraient-ils fait eux-mêmes? Non assurément; mais il fallait blâmer quand même.

Le lendemain, 6 février, le Maréchal continua sa retraite. Il marchait en tête de la colonne, précédé et flanqué par une forte avant-garde de chasseurs d'Afrique, et suivi par l'infanterie tout entière qui encadrait le convoi. Castagny se tenait avec l'arrière-garde, suivie elle-même par une longue file d'émigrants. Quant à ce qui, jusqu'alors, avait été l'ennemi, il se tenait toujours à très grande distance et partout invisible.

Le Maréchal entra à Puebla le 10 février et s'y arrêta encore.

Le départ de Mexico, avec accompagnement du représentant particulier de Napoléon III, n'était qu'une mise en scène de courte durée, car, dès le lendemain matin, un événement se produisit au quartier général. Son hôte forcé et encombrant, le général Castelnau, le quitta avec un empressement que justifie parfaitement la chronique de son ami d'association ambitieuse, M. le général Douay, en faisant savoir à Paris qu'il ne s'y trouvait pas sur un lit de roses et que sa santé s'y était profondément altérée.

Quelle fragilité de tempérament pour un général! Il est vraiment fâcheux d'être mis dans un si triste état par une campagne à l'eau de roses, sinon sur un lit de roses, sans sortir de Mexico, et ayant pour bivouac le plus beau palais de cette capitale. Décidément, le général Douay maniait assez convenablement le fameux « pavé de l'ours »! En tout cas, ces deux graves considérations morbides expliquent surabondamment pourquoi le général mit à quitter le quartier général une hâte qui n'avait d'égale que celle qu'on y avait de le voir partir.

Bref, cet important et importun personnage, ayant vu sortir de Mexico le dernier soldat français, considéra que sa haute mission était terminée. Aussi, las de l'existence im-

précise et spacieuse qu'il menait depuis quelques mois et peu soucieux de chevaucher par petites journées sous le climat fantasque du Mexique qui l'avait maltraité, il s'empressa de prendre congé du Maréchal pour rentrer en France le plus vite possible et y recueillir le prix de ses actions d'éclat au Mexique. Il saisit au passage la diligence de Mexico à Vera-Cruz et s'y installa pour descendre jusqu'au terminus du chemin de fer. Le paquebot pour la France devait partir le 15 et il ne voulait pas manquer cette occasion, relativement rapide, de traverser l'Atlantique.

Vers le 10, en effet, il était à Vera-Cruz, et au moment de quitter la terre mexicaine où il pensait s'être couvert de gloire, il crut nécessaire de faire précéder sa personne auprès de Napoléon III par l'annonce du grand succès qu'il avait obtenu, non pas comme cela devait être, selon la logique, sur les Libéraux, les ennemis que nous combattions depuis quatre ans, mais bien sur le maréchal de France qui les avait battus pendant tout ce temps. A cet effet, il formula, dans le style laconique particulier aux triomphateurs, le bulletin de victoire que voici et qu'il fit porter par le *Bouvet*, aviso rapide de notre escadre, à la Nouvelle-Orléans, pour de là gagner Paris par le télégraphe :

« Le général Castelnau à l'Empereur Napoléon III :

« L'évacuation de Mexico a eu lieu le 5, et n'a provoqué que des manifestations sympathiques, la retraite s'effectue dans un ordre parfait, sans un coup de fusil, l'Empereur resté à Mexico où tout est tranquille..... Je rentre aujourd'hui en France. »

L'emphase de ce télégramme semblait incarner la fameuse déclaration de l'antique : *Veni, vidi, vici*; malheureusement, le pauvre général n'avait accompli que le premier élément de cette fière trilogie. Il est venu, et c'est tout! car il n'a pas vu et il a encore moins vaincu! pas même la patience du maréchal Bazaine, ce qui lui aurait fourni l'occasion désirée de lui retirer son commandement pour le donner à son ami

le général Douay qui aurait achevé la retraite déjà préparée, et ainsi mangé les marrons que son chef Bazaine aurait fait rôtir.

La moralité de cette affaire, c'est que les honneurs du triomphe acquis par Bazaine furent donnés à Castelnau et que Douay ne mangea pas les marrons. Il appartiendrait à l'Histoire de rendre à cette moralité la morale qui lui a manqué.

Aussi, afin de l'aider dans cette œuvre, le moment me paraît opportun d'apprécier à sa valeur et dans ses résultats la mission remplie par cet officier général, aide de camp de Napoléon III, car cette fameuse mission, mal connue, mal comprise, a jeté le trouble dans l'esprit des chroniqueurs, a compromis la marche de notre politique au Mexique, et, depuis que, quelques années plus tard, ont été divulguées, volontairement ou non, les révélations scandaleuses du général Douay qui s'en était fait en quelque sorte le chroniqueur scandaleux, elle a formé de fortes assises à la « Légende Bazaine » qui est un travestissement monstrueux de la page historique qui s'appelle trop aisément « l'aventure mexicaine ».

Le général Castelnau passait pour un officier d'Etat-major distingué. Il avait fait une partie de sa carrière auprès de hautes personnalités et était arrivé au summum des fonctions d'aide de camp et attaché à la personne de l'Empereur, avec qui il avait suivi et étudié la plupart des événements militaires ou autres qui s'étaient produits au Mexique. Il connaissait ainsi les idées personnelles du Souverain sur presque toutes les questions mexicaines. Cet officier général était doué d'une intelligence assez souple, d'un tempérament froid et réservé, mais peut-être trop dissimulé et méfiant, d'un esprit observateur, mais trop confiant en sa perspicacité. Il avait assurément des qualités qui devaient attirer sur lui le choix du Souverain pour remplir la mission qu'il méditait, malheureusement peut-être.

Cependant, et je l'ai déjà dit, il avait deux graves dé-

fauts : Le premier était une trop grande infériorité de grade que la confiance de l'Empereur, quelque illimitée qu'elle fût, ne pouvait compenser. La deuxième est qu'il n'était pas suffisamment au courant du milieu dans lequel il allait manœuvrer, ni des pratiques, parfois peu ordinaires, qu'inspirait la mentalité des gens qu'il allait fréquenter. Enfin, ce qui est plus grave, il n'avait pas conscience de ces insuffisances et, une fois grisé par le grand honneur qui lui était fait, il se crut beaucoup plus habile et plus infaillible qu'il ne l'était réellement. Presque tous ses actes en sont la preuve, car il se laissa souvent bernier et duper par des malins peu scrupuleux et il ne s'en douta pas.

Il subit enfin les conséquences de l'erreur qu'avait commise l'Empereur en s'imaginant qu'une mission aussi difficile et délicate dans les circonstances presque désespérées où se débattait la solution de la question mexicaine, pouvait être accomplie par un néophyte dans la pratique même de la question, quels que fussent du reste sa valeur personnelle, et même son grade et sa position.

Enfin, ce qui influença de façon déplorable le général Castelnau dans l'accomplissement impartial et indépendant de sa mission, ce furent les préventions qu'il apportait de Paris contre le Maréchal lui-même, préventions inspirées tout spécialement de longue date, et entretenues secrètement par le général Douay qui voulait pousser au renvoi de Bazaine afin de prendre sa place, comme il avait tenté de le faire à l'égard de Lorencez et de Forey. Le général Castelnau était constamment hanté par l'idée fixe de voir le Maréchal résolu à retarder le départ des troupes et à empêcher l'Empereur d'abdiquer; tout cela pour des satisfactions d'intérêts personnels. Il le croyait enfin capable de nourrir des projets qui n'étaient qu'absurdes et invraisemblables. De sorte qu'en voulant enfoncer des portes ouvertes, il ne s'apercevait pas qu'il fermait celles par où Maximilien pouvait se retirer.

D'autre part, il paralysait toutes les initiatives du Maréchal, entravait les négociations qu'il entreprenait et entamait

lui-même des intrigues inopportunes et maladroites qu'il conduisait fort mal, en raison de son ignorance des mœurs et des habitudes du pays ainsi que du caractère des politiciens qui le recherchaient pour le rouler. Dans cette voie, déplorable et peu digne, de suspicion constante, il était soutenu par les excitations incessantes et les révélations calomnieuses du général Douay. Pour l'honorabilité de son caractère, je veux bien admettre qu'il les croyait sincères, malgré le contrat tacite qui unissait leurs intérêts réciproques.

Dans ces conditions, le général Castelnau manœuvra toujours sur un terrain faux et trompeur, guidé par des suspicions non fondées; ce qui lui fit commettre bien des maladresses et entreprendre des démarches absurdes ou dangereuses.

En dehors des conditions qui lui étaient personnelles et qui entravèrent la bonne exécution de sa mission, il en existait une, d'ordre protocolaire, qui paralysa toujours ses moyens d'action; c'était ce que je crois pouvoir définir un péché originel. Le général n'était pas accrédité officiellement, à quelque titre que ce fût, auprès de l'Empereur du Mexique. Sa position auprès de l'Empereur des Français et les pleins pouvoirs que ce Souverain lui avaient conférés en faisaient un personnage important et il eût été séant de faire connaître officiellement à la Cour du Mexique le but, ou un but quelconque, de sa présence dans l'Empire. Ce fut une erreur de Napoléon III et une des causes qui rendirent sa tâche difficile et infructueuse, d'autant que le général ne parut s'en être jamais rendu compte, ce qui révèle, de sa part, une insuffisance de jugement et de perspicacité. Autrement, il aurait évité certains impairs, notamment sa visite à l'Empereur qu'il rencontra sur sa route en montant à Mexico, alors que Maximilien descendait à Orizaba, visite qui fut une maladresse, puisque le Souverain refusa de le recevoir et fut irrité par cette démarche qui semblait être le premier acte de sa mission tendant à le pousser hors du Mexique.

Le Prince, alors absolument découragé par ses chagrins domestiques et sous le coup des émotions violentes motivées par l'état de santé de l'Impératrice, n'ayant pas encore connaissance du scandale politique que devait produire, peu de temps après, l'incident de la correspondance Eloin, paraissait aller tout droit à Vera-Cruz, et si bien lancé dans son désir de partir qu'il avait annoncé au Maréchal qu'il allait lui envoyer des instructions pour publier son abdication et prendre les dispositions que devait comporter ce grand événement. Mais la démarche inconsidérée de Castelnau arrêta cet élan et fit tout manquer. Aussi, on peut dire avec assurance que si ce pseudo-ambassadeur était arrivé quinze jours plus tard, il eût, avec succès cette fois, joué les carabiniers d'Offenbach: trop tard! Maximilien eût été parti et sa mission terminée avant d'avoir commencé.

A quelques semaines de là, Castelnau commit encore une autre gaffe, d'une gravité beaucoup plus grave, car elle fut préparée de longue main et produisit deux résultats absolument déploraables. Ce fut la fameuse démarche montée par lui et M. Dano, faite auprès de l'Empereur à Puebla, et où tous les deux furent roulés par le père Fischer. Cette tentative fut d'autant plus maladroite qu'elle était inutile et inspirée seulement par l'impatience qu'éprouvait Castelnau à faire partir Maximilien. En effet, le 7 décembre 1866, cet officier général ne trouvant pas au quartier général l'empressement qu'il désirait pour « mettre brutalement Maximilien à la porte de son empire » et, d'autre part, n'ayant, sans doute, pas les pouvoirs suffisants pour « mettre à la porte de son commandement » le maréchal Bazaine, trop prudent pour brusquer les choses, Castelnau demanda aux Tuileries de nouvelles instructions spéciales. Le 10 janvier suivant, l'Empereur Napoléon répondit par ce télégramme: « Reçu dépêche du 7 septembre. Ne forcez pas Maximilien à abdiquer, mais ne retardez pas le départ des troupes, rapatriez tous ceux qui ne voudront pas rester. La plupart des navires sont partis. » Mais, trente-trois jours d'attente sépa-

rant la demande et la réponse, Castelnau, impatient de gagner les trois étoiles de son épauvette, par l'extradition de Maximilien, commit la tentative brutale que j'ai exposée en son temps et qui eut pour résultat déplorable de détruire dans l'esprit de Maximilien les dernières velléités d'abdication. Elle eut encore la conséquence très grave de faire naître entre le Maréchal et le duo Dano-Castelnau d'une part, l'Empereur d'autre part, une situation des plus fâcheuses qui fut l'origine de la rupture entre le gouvernement impérial et le Maréchal. Le général Castelnau commit ainsi, sous l'inspiration d'un intérêt personnel, une faute impardonnable.

Enfin, cet aide de camp de l'Empereur Napoléon, qui lui avait accordé sa confiance absolue, eut le tort grave d'établir avec le général Douay une association occulte de secours mutuels destinée à exploiter la situation difficile du Maréchal et les pouvoirs considérables dont il disposait, pour en tirer des avantages personnels à chacun d'eux et faire présenter, au moyen des correspondances du général Douay, des difficultés qui n'existaient pas, ou aggraver celles qui existaient, prêter au Maréchal des tendances et des aspirations coupables qu'il ne pouvait avoir. Tout cela afin de grandir les titres de Castelnau aux yeux de Napoléon III. Cette combinaison ténébreuse est pour le moins d'une correction douteuse; d'aucuns diraient d'une moralité analogue!

En résumé, quel a donc été le résultat de la mission du général Castelnau? Nul!

Animé, sans doute, au départ de France, des intentions les meilleures, cet officier ne tarda pas à céder aux plus funestes influences, à se laisser entraîner dans des intrigues inextricables qu'il croyait honnêtes et commença à s'enliser dans les fondrières du gâchis où agonisait l'Empire mexicain. Dès lors, les maladresses, les fautes se succédèrent dans toutes les entreprises du messager de Napoléon III, compliquant les situations, brouillant les affaires et les gens, n'obtenant aucune solution et empêchant les autres d'en trouver. Enfin, après avoir cru « sauver le capitole », il reprit le chemin de

la France sans laisser au Mexique, ou dans l'œuvre de l'Intervention, aucune trace fructueuse de son séjour. Son extraordinaire intervention personnelle *in extremis* ne produisit rien, ne changea rien et les événements suivirent, quand même, leur inexorable destin!

Quand je dis qu'elle ne produisit rien, je ne suis pas absolument juste, il convient de dire « rien de bon » et d'ajouter qu'il fit une mauvaise action en créant, avec le concours intéressé de l'indiscipliné général Douay, les premiers termes de la « Légende Bazaine ». Cet unique haut fait eût été vraiment peu honorable, s'il avait été justifié. Qu'est-ce donc, alors qu'il ne repose que sur l'intrigue et la calomnie?

Le général Castelnau aurait mieux fait de rester aux Tuileries, où, *sur un lit de roses*, il n'aurait pas *vu s'altérer profondément* sa santé.

Aussi, avec une conviction profonde, j'estime que le grade de général de division que, dès son retour, lui conféra l'Empereur, sans même s'être assuré s'il l'avait gagné, donna satisfaction à un amour-propre et à une ambition, mais ne récompensa rien, puisqu'il n'y avait rien qui méritait récompense, au contraire! Peut-être même cette mesure n'eût-elle pour objet que de dissimuler une déception dans les espérances du Souverain?

J'ai fait jusqu'au port, la conduite au général Castelnau qui, dans le firmament du quartier général, passa comme une comète éphémère, plutôt malfaisante que lumineuse et je reviens à Puebla où j'ai laissé sa victime.

Le Maréchal dont la pensée protectrice ne pouvait se détacher du malheureux Empereur confié à sa garde, tant que son épée brillerait au soleil du Mexique, s'arrêta encore à Puebla, espérant, jusqu'au dernier moment, pouvoir sauver au moins la vie du Prince, si celui-ci pouvait enfin retrouver assez d'énergie pour s'arracher à l'étreinte des misérables qui, pour sauver leur cause, l'entraînaient avec eux vers l'inévitable catastrophe.

Pendant son séjour dans cette forteresse, dernier point

d'appui de Maximilien, au cas où, vaincu, il serait réduit à gagner Vera-Cruz avec quelques troupes restées fidèles, il se préoccupa encore d'assurer ses propriétés défensives et ses éléments de résistance, afin de faciliter la concentration sur Puebla des détachements de troupes impériales dispersés dans les localités environnantes, il envoya sa cavalerie escadronner vers le sud dans la direction d'Oajaca, pour tenir en respect et à distance les troupes de Porfirio Diaz qui guettaient leur proie et s'assemblaient pour l'attaquer après notre départ. En tout cas, bien qu'il fût évident que Puebla serait attaqué à bref délai, le Maréchal eut la sollicitude de s'assurer que les travaux de défense qu'il avait ordonnés, étaient complètement exécutés. En effet, cette ville était devenue, par nos soins, une forteresse bien plus importante que lorsque nous l'avions assiégée et, comme nous y laissions un matériel considérable et puissant, une artillerie nombreuse et largement approvisionnée, une profusion de munitions de toute nature, la place, si peu qu'elle fût défendue, devait pouvoir résister aux plus violentes attaques et soutenir un long siège. C'était donc une puissante ressource que nous laissions à Maximilien.

Malheureusement les troupes impériales n'étaient pas de celles qui résistent, quels que soient leurs moyens de résistance. Car un mois après, Porfirio Diaz l'attaquait brusquement et l'enlevait presque du premier bond de ses soldats, à son grand étonnement même. Aussi, le 7 avril, il adressait à ses troupes facilement victorieuses un ordre du jour dans lequel se trouve la preuve que nous avions laissé à Puebla tous les moyens de résistance nécessaires, résumée dans une phrase trop flatteuse à l'égard des armes françaises pour que je ne la reproduise pas : « La place, non sans raison dénommée invincible, puisque les premiers soldats du monde n'ont pu la prendre d'assaut, a cédé au premier effort de votre valeur entraînant. Toute la garnison et l'immense matériel de guerre réuni par l'ennemi sont les trophées

de votre victoire. » Pas flatteur pour les soldats et les généraux de Maximilien.

Le Maréchal repartit le 15 février et continua sa marche, laissant en arrière une très puissante arrière-garde commandée par Castagny pour servir encore de liaison avec Mexico et tendre la main à Maximilien si l'Empereur se décidait enfin à abandonner cette lutte désespérée. Le Maréchal était du reste à peu près sans nouvelles de Mexico, ni de l'Empereur, car les communications n'avaient pas tardé à devenir difficiles. Après le passage de notre dernière colonne, les guerillas avaient aussitôt inondé toute la région traversée par la route, et arrêtaient, pillaient à leur aise, les diligences et les voyageurs isolés sans défense.

Cependant, en arrivant à Puebla, le quartier général avait reçu quelques nouvelles assez importantes, notamment une communication de notre Ministre de France qui, naturellement, était resté à son poste diplomatique à Mexico ; du reste, il se trouvait avec les amis de son épouse!

Miramón qui, depuis quelques mois, s'était porté dans le nord avec la division impériale qui lui avait été confiée, alors que l'Empereur se décida à lutter, avait remporté un succès dont la voix publique avait exagéré l'importance, car il n'avait eu affaire qu'à Fragoso qui n'était guère qu'un chef de bande. Ce triomphe ne fut qu'éphémère. Miramón entra à Zacatécas le 29 janvier. Ce fut un grand enthousiasme et on donna des fêtes. Mais, quelques jours après, Miramón, obligé de se mesurer avec Escobedo qui accourait au secours de Zacatécas, essuya une défaite complète à San-Yacinto, à une douzaine de lieues de la ville où il avait savouré les honneurs d'un succès bien passager. Cet engagement fut à peu près un désastre, car il perdit toute son artillerie, 500 prisonniers, ses munitions, ses bagages, son trésor. A la suite de cet événement significatif, il s'était replié vers Querétaro.

Quant à Mexico, l'inquiétude était grande, mais tout y était calme, grâce surtout à la poigne de fer de Marquez qui, après notre départ, en guise de proclamation à la population,

s'était résumé dans ce simple et éloquent langage : « C'est moi, Marquez, qui commande maintenant; vous me connaissez bien; je n'ai pas besoin d'en dire davantage. » Cela avait suffi pour terroriser tout le monde.

Les nouvelles désastreuses de la campagne de Miramon ne parvinrent au Maréchal qu'au moment où il arrivait à Acutzingo, à la limite des hauts plateaux, d'où il allait descendre l'immense gradin que forment les assises de la Cordillère, pour pénétrer dans les Terres-Chaudes, par le fameux défilé des Cumbres.

En apprenant la défaite symptomatique du brillant mais présomptueux Miramon, Bazaine pensa avec raison que ce grave événement, qui caractérisait l'avenir, serait peut-être de nature à influencer l'Empereur et à fléchir l'obstination de ses partisans à se cramponner à lui. Il voulut profiter de cette dernière chance pour tenter un effort suprême, s'arrêta et suspendit son mouvement vers la mer.

Il envoya aussitôt un message à M. Dano, notre ministre, lui demandant des nouvelles et l'invitant à lui faire connaître si, en raison des revers de ses troupes, l'Empereur ne modifierait pas ses décisions. Il l'avisait en outre qu'il s'arrêterait encore pour tendre la main au Souverain; qu'il y avait urgence, car dans quelques jours il serait trop tard. Il expédia cette communication au général de Castagny, resté en arrière, pour la faire passer par une voie sûre, ce qui était difficile; mais, ce qui l'était bien davantage, c'est qu'elle arriva vite. En effet, le message partait le 13, et, dès le lendemain 14, M. Dano écrivait pour lui annoncer que la veille, l'Empereur avait quitté Mexico pour aller se mettre à la tête de son armée. Quelle pitié! Il emmenait Marquez avec quelques milliers d'hommes de sa division, notamment le régiment de lanciers de l'Impératrice commandé par le colonel Lopez.

Par conséquent, les deux messages s'étaient croisés en route; et le 16, M. Dano répondait seulement à celui du Maréchal par une deuxième communication qui contenait cette

déclaration suggestive que « personne ne pouvait retenir l'Empereur et les Français encore moins que personne ». Cette information ne parvenait au Maréchal qu'à Orizaba, car lorsqu'il avait appris à Acutzingo que l'Empereur avait quitté Mexico, il jugea que tout était fini, qu'il n'y avait plus rien à faire et il s'était remis en route.

Après toutes ces préoccupations pleines de sollicitude, ces démarches, ces attentions spéciales, ces efforts répétés jusqu'à la dernière heure, pourra-t-on dire ou écrire encore que le maréchal Bazaine n'a pas fait ce qu'il aurait dû pour sauver Maximilien? Ce serait par trop de mauvaise foi!

Le Maréchal resta quelques jours à Orizaba pour faire filer ses troupes sur Vera-Cruz, attendre le moment de gagner le dernier la mer et s'embarquer. On aurait pu croire qu'était épuisée la coupe des amertumes, il n'en était rien cependant. Il se produisit, en effet, encore un incident qui ajoute au dossier des calomnies du général Douay, un chapitre confirmant, une fois de plus, la perfidie de cet officier général contre son chef et dont j'ai donné pourtant plus de preuves qu'il n'en faut pour justifier le jugement que j'ai formulé à son égard. Cet homme était atteint d'une folie localisée. Voici l'histoire. Le Ministre de France, pour un motif que j'ai ignoré, ne sachant pas, après le départ de l'armée, où se trouvait le Maréchal, avait écrit au général Douay une lettre traitant de diverses questions, notamment d'une somme de 8.000 piastres que le gouvernement mexicain avait remise à la chancellerie et provenait, autant qu'il m'en souvient, de cessions mobilières. Du reste, lorsque le même M. Dano répondit à la dépêche du Maréchal relative à Maximilien, il avait envoyé copie de sa lettre au général Douay. Or, ce personnage, avec l'esprit diabolique qui le caractérisait, avait vu dans cette affaire d'argent un tripotage malpropre du Maréchal et, aussi intempérant de langage que de plume, il en avait répandu la nouvelle dans le monde militaire d'Orizaba. C'était aussi bête qu'ignoble, car